

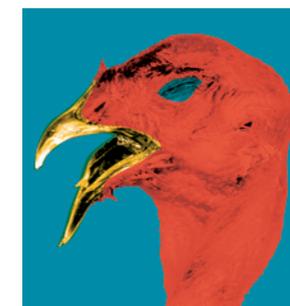
femme

JEAN-MARC AGRATI, BERNARD ANDRIEU, MARIE BASHKIRTSEFF, DANIEL BOURRION, NICOLAS BRULEBOIS, RÉGIS BURNET, COSTES, JOCELYNE D'AGOSTINO, MADAME DELAIT, GILLES DE STAAL, JOHANNA DI DIO, PHILIPPE DI FOLCO, SÉBASTIEN ÉTIEVANT, MARCEL GAUCHET, THÉOPHILE DE GIROUD, ROLAND JACCARD, CLAUDE JAVEAU, PHILIPPE LEJEUNE, CHARLES MOPSIK, PHILIPPE NADOUCE, BOB O'NEILL, STÉPHANIE NICOT, PEB & FOX, SERGE PEY, LYZANE POTVIN, CHLOÉ RADIGUET, SANDRINE ROTIL-TIEFENBACH, AGATA SIECINSKA, FRANÇOISE SIMONET-TENANT, ROMAIN SLOCOMBE, ALAIN SORAL, ELIZABETH VONARBURG, ANNEVAN DER LINDEN, JEAN-PIERRE VERHEGGEN, VOLUTE, ÉLODIE WAHL, DENYSE WILLEM, MIKE YVE...

À l'heure des décryptages et des simulations, **FEMME** tente d'exhumer les vestiges ontologiques du féminin, au risque de mécontenter les fossoyeurs de la pensée paléo-dualiste. Car nous vivons sous le régime de la radicalité du pluriel, au point qu'il est devenu difficile de penser la distinction substantielle.

FEMME donne la parole à des hommes et à des femmes qui interrogent l'éternité du féminin, son effraction dans une œuvre, ses efflorescences, ses rétractations et ses modulations très actuelles. La femme moderne n'a-t-elle pas abandonné la séduction vénéneuse par laquelle la vraie jeune fille pouvait feindre de se laisser voler la fleur de son secret ? Et si la différence sexuelle était la racine du Mal ? Au nom de l'égalité, faut-il guérir de cette originelle distinction et lui substituer l'éventail des « genres » ? Ira-t-on un jour applaudir le mâle hétérosexuel au musée d'histoire naturelle, comme jadis la femme à barbe chez Barnum ? Quelle liberté pour celle qui n'a pu se résoudre à n'être que l'autre de l'homme : le plaisir sadique de perpétuer le cauchemar culturel ? Ce siècle verra-t-il la revanche de la femme engodée ou l'insurrection des transgenres ?

femme



Chez le même éditeur

Werner Lambersy, *Rubis sur l'ongle*, poésie, 2005.

Jean-Marc Agrati, *Le Chien a des choses à dire*, nouvelles, 2004.

Collectif, *Topor, L'homme élégant*, monographie, coédition Apagogie, 2004.

Collectif, *Tous les fumeurs sont des...*, coll. Autodafé, 2004.

Yann Kerninon, *Cahier d'ubiquité*, essai, 2003.

Costes, *Viva la merda !*, roman, 2003.

Hermaphrodite, revue n°9, *Science-fiction, corps-texte*, 2004.

femme

© Les Éditions Hermaphrodite, 2005

www.hermaphrodite.fr

L'éditeur remercie André Slingeneijer de Goeswin pour son soutien.

LES ÉDITIONS  HERMAPHRODITE

femme

Sommaire.10

7			<i>Édito</i>
11	Volute	<i>La dimension mystique de la Femme dans la Gnose</i>	
20	Régis Burnet [Entretien]	<i>Autour de Marie-Madeleine</i>	
27	Agata Siecinska	<i>L'art et le sacré</i>	
32	Jean-Pierre Verheggen	<i>À celles qui m'ont crapuleusement trahi !</i>	
34	Madame Delait	<i>Mémoires de la femme à barbe</i>	
46	Bob o'Neill	<i>La première fois : de la virginité</i>	
60	Philippe Nadouce	<i>Ekklesia</i>	
62	Charles Mopsik	<i>Le Sexe des âmes</i>	

MASCULIN / FÉMININ

92	Roland Jaccard, Romain Slocombe	<i>De la pâte à modeler</i>	
96	Mike Yve	<i>Figures d'artistes contemporains en travestis</i>	
118	Sandrine Rotil-Tiefenbach	<i>Mardi matin</i>	
121	Anne van der Linden	<i>La mystique des emboîtements</i>	
127	Costes	<i>Femmes artistes : je vous laisse Artiste et je fais Génie, OK ?</i>	
133	Philippe di Folco	<i>Peau de lapin</i>	
136	Jocelyne d'Agostino	<i>Le fourreau et non la dague</i>	

CORPS

<i>Les rhétoriques du nombril</i>	Claude Javeau	147
<i>Sept coins de peau</i>	Daniel Bourrion	153
<i>Justine Mouchette - Genèse d'une sainte</i>	Sébastien Étiévant	154
<i>L'invention de la femme engodée</i>	Bernard Andrieu	167
<i>J'avais le mauvais rôle</i>	Jean-Marc Agrati	173
<i>Chut...</i>	J.	186
<i>La peinture du maternel incertain</i>	Denyse Willem	187
<i>Lettre à la mère</i>	Chloé Radiguet	197
<i>L'art de guillotiner les procréateurs</i>	Théophile de Giraud	198

ÉCRITURE

<i>Une écriture souterraine : le journal intime féminin</i>	Philippe Lejeune [Entretien]	212
<i>Le journal de Marie Bashkirtseff</i>	Françoise Simonet-Tenant	218
<i>Je dis tout...</i>	Marie Bashkirtseff	221
<i>Autoportraits</i>	Lyzane Potvin	223
<i>Vilaine / Viens ma douce</i>	Johanna Di Dio	229
<i>Ma mère</i>	Serge Pey	231
<i>Les femmes et la science-fiction</i>	Elizabeth Vonarburg	236

POLITIQUE

<i>Le sens de l'égalité</i>	Marcel Gauchet	247
<i>Lurdes Baretto [Entretien]</i>	Gilles de Staal	248
<i>Simone Weil, une merveilleuse volonté d'inanité</i>	Élodie Wahl	267
<i>Être femme ? c'est lutter contre la domination masculine</i>	Stéphanie Nicot	273
<i>L'escroquerie du féminisme</i>	Alain Soral [Entretien]	282
<i>Femmes d'aujourd'hui</i>	Peb & Fox	287
<i>Une vraie jeune fille ?</i>	Nicolas Brulebois	291

J.

CHUT...

Ma mère me raconta une fois cette histoire. J'étais jeune, assez jeune je crois, mais assez grande pour. Elle me disait que chaque petite fille avait en elle une lumière, une pureté, une sorte de trésor, un genre de générateur absolu d'une puissance inégalée. Et que cette lumière était avidement recherchée. Et qu'il fallait que la petite fille prenne bien garde aux chercheurs de lumière. Et que c'était à elle de faire judicieusement son choix quant à celui qui serait le bénéficiaire de ce trésor. Et qu'il fallait bien réfléchir parce que cette lumière ne se transmettait qu'une seule et unique fois...

Je ne l'avais pas dit à maman, mais j'ai su alors que, vraiment, papa était le plus fort...

Théophile de Giraud

DENYSE WILLEM, LA PEINTURE DU MATERNEL INCERTAIN

Devant l'œuvre, féministe, surréaliste et néo-symboliste, de Denyse Willem, mais aussi héroïquement figurative en cette époque aveugle que tyrannise l'abstrait, quelques furieux paltoquets glapiront, après l'avoir fait contre Magritte, Dali, Delvaux ou Frida Kahlo : « *Ce n'est pas de la peinture !* ».

Par plaisanterie, donnons raison à ces castrateurs, Denyse Willem ne peint pas : elle enfante ; elle enfante un univers de visions aussi vivantes qu'un rêve chamanique dont le patient, ici le spectateur, se réveille métamorphosé, inondé, réinsufflé de symboles dispensateurs d'un sens supérieur à la logique de l'énonciation. Aussi pour être juste envers une telle œuvre devrions-nous nous taire. La laisser se révéler seule dans la caresse chromatique de notre œil-vulve-esprit, enfin disposé au silence où murmure une plus haute langue, un plus haut désir. Que dire face à ces femmes, ivresses plus que peintes, dont le genou est un sein ? Témoigner peut-être, mais alors comme un simple trilobite prisonnier de sa gangue de moi et de mots.

Maternité : tel semble se dresser un des *axis mundi* de la peinture selon Denyse Willem, un des axes du moins d'exégèse de son théâtre où se nouent et se dénouent les rapports entre la femme et l'homme, entre la mère et l'enfant, entre l'artiste et son double, cette ombre dense et dansante où s'incarne l'inconscient du geste de peindre autant que celui du regard, non sans péril, porté, projeté, sur ce geste démiurgique.

Maternité charnelle d'emblée passée au crible du scepticisme de la femme créatrice osant dire dans ses toiles, où scintille souvent le fantôme de Simone de Beauvoir, la cruelle ambivalence du statut de génitrice. Ainsi dans ce tableau de 1980 intitulé *La Mère et l'Enfant* où la main littéralement mise de la première sur le corps-existence du second n'arrache à celui-ci qu'une moue d'insatisfaction

courroucée ; ainsi dans *L'Avortement* où une femme enfonçant une aiguille à tricot dans sa vulve semble vouloir échapper à la destinée de celle qui à ses côtés porte sur le dos le fardeau de sa fille-garçon paralytique ; ainsi dans *Solitude* où une jeune fille enceinte paraît n'avoir d'autre rêve que de fesser sa future proie ; ainsi dans *La Naissance de César* où le naissant, tout armé d'un poignard vengeur, assouvit sans délai sa pulsion matricide ; ou encore dans la version-calvaire de 1992 de *La Mère et l'Enfant* où se lit une banderole confessant avec lucidité « *Pour un Plaisir, mille Douleurs* »... Sourires de Cioran.

Maternité aussi, en son complexe, qui met en danger la relation, toujours déjà déclarée impossible, donc éminemment érotique, entre l'homme-fils, pantin ou gnome, et la femme-plus-que-mère, lesbianisante, dont la taille ou le caractère sensuel-impérieux disent la suprématie sur le porte-pénis désormais amputé de son rôle d'ours-père-loup carnivore et réduit à son rôle de fantoche sexuel, spectateur d'une scénographie dont le féminin détient, non sans angoisse ni dérision, les clefs, l'une semblant rien moins, thème central de l'*opus magnum* willemien, que la bisexualité, cette voluptueuse agonie du concept de genre et des pitoyables postures sociales qu'il sous-tend.

Maternité, spirituelle cette fois, de la femme-peintre dont la main accouche, en un pur orgasme de lignes et de couleurs, d'un réseau de personnages et de symboles qui de toile en toile se répondent formant ainsi un univers de fantasmes, ou de prophéties, ou de révélations, structuré selon la valence initiatique du labyrinthe et dont la part d'énigme insoluble, fascinante, n'enlève rien à la cohérence subliminale trituratrice de son témoin, ainsi l'œuvre d'un Wagner, d'un Lewis Carroll, d'un Paul Delvaux ou d'un Tarkovsky. Affirmation donc d'une lecture-écriture dite féminine du monde : à rebours du principe de non-contradiction par mœurs attaché au masculin, l'indécidabilité, la fluctuation sémiotique, devient ici le critère d'appréhension du réel par lequel une femme, sans doute un peu alchimiste, s'unit dans le secret de son atelier d'art aux théories quantiques sur la nature et permet à notre propre inconscient de découvrir en cette *peinture de l'incertitude*, du *maternel incertain*, bien plus que de *l'éternel féminin*, une part de ses vérités refoulées. À ceci près que la psychanalyse, dans ce jeu constant chez

Denyse Willem entre le signe et ses permutations polysémiques, ne nous sera pas souvent d'un grand secours, sinon au prix de réduire l'opaque transparence de ses œuvres à des formes mentales déjà (trop) connues. Nous avons donc préféré laisser à d'autres, plus compétents, le soin de cette mise en cage, pour ne tenter ici que de refléter l'émerveillement de l'œil-vulve-esprit devant de telles dramaturgies comme sororalement liées aux fresques de la Villa des Mystères à Pompéi.

Maternité métaphysique enfin que ces toiles-matrices baignant de nues créatures, vierges de toute temporalité, où le statut même du décor, dont les lointains évoquent parfois les paysages d'un Patinir ou d'un Henri Bles, participe de l'ambiguïté inhérente au surréel : s'agit-il d'une pièce, d'une scène, d'un volet peint ou d'une fenêtre ouverte, d'un utérus optique générateur d'autres mondes ou encore d'une toile dont un personnage pourrait soulever le coin en clin de cil aux Isis de jadis ? Ainsi foisonnent les citations-relectures de l'histoire de l'art où Margot la Folle déambule en guerrière dans un intérieur de ménagère pour crier la lassitude enragée de la mère de famille nombreuse. Et ces prodigieux vêtements-costumes dont se parent les femmes-actrices-prêtresses-amantes-magiciennes de Denyse Willem, habits indécis tissés d'objets, fondus pourtant en une sensuelle carapace qui dit-contredit le corps-âme féminin, dans quelle catégorie notre livide intellect les rangera-t-il ? Voilà l'exercice de maïeutique supra-rationnelle à laquelle nous convie une artiste qu'il faudra bien reconnaître un jour, en son parfait alliage de technique picturale et de facultés visionnaires, comme une des plus puissantes de notre temps.

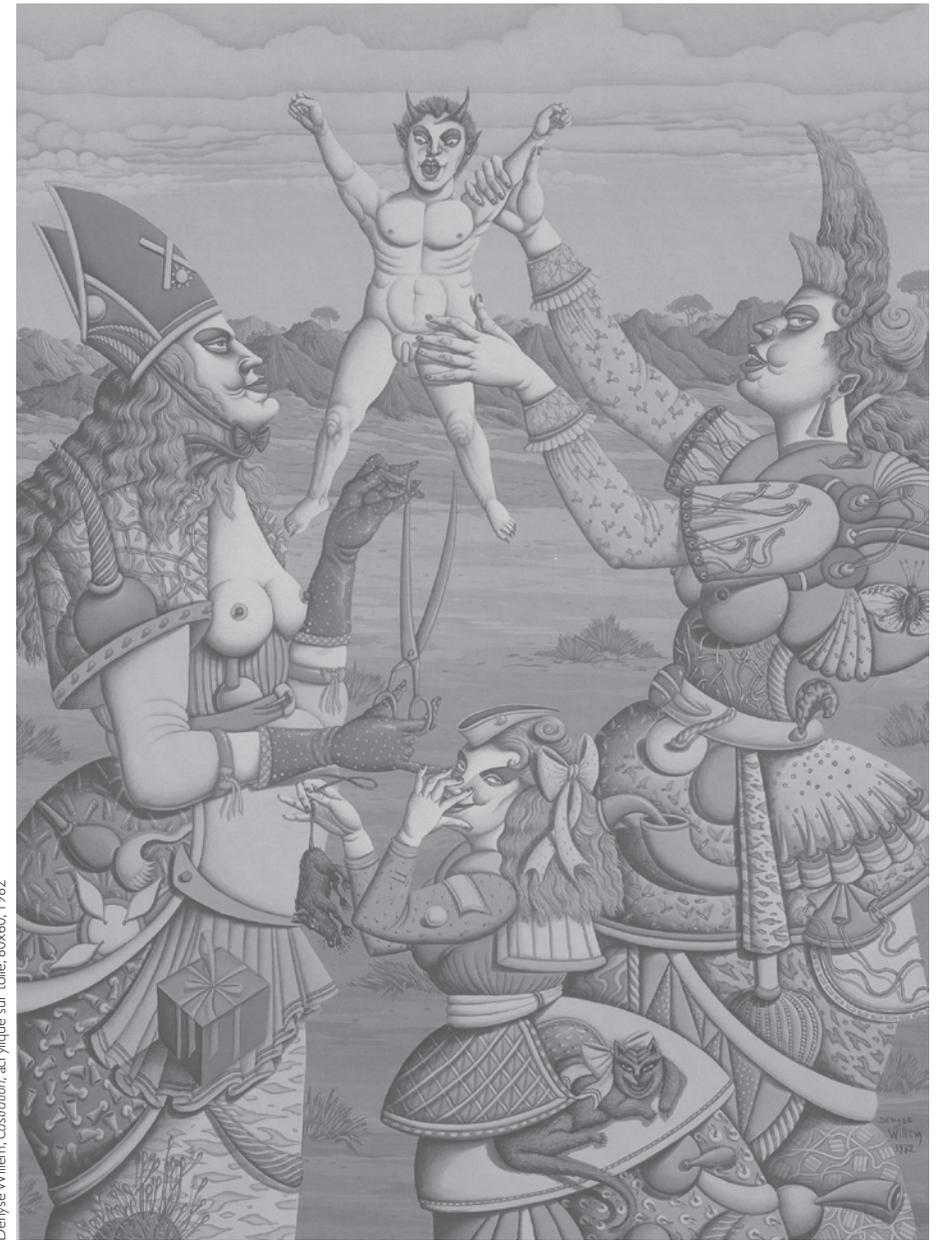
Certes, de ce dont on ne peut parler, il faut le taire, mais de ce qui se donne à voir, il faut sans répit rassasier l'œil-vulve-esprit... *Mandala*, les œuvres de Denyse Willem, structures-supports de vision-méditation ? Nous le pensons, ou plutôt, hypnotisés, laissons-les nous penser à travers *elles*.

Théophile de Giraud

Denyse Willem est née à Blégny (Belgique) en 1943. Elle a exposé ses tableaux dans de nombreuses galeries d'art en Europe. Elle vit à Bruxelles. Un site à visiter pour découvrir les peintures de Denyse Willem : www.lagalerie.be



Denyse Willem, Avortement, acrylique sur toile, 95x125, 1979



Denyse Willem, Castration, acrylique sur toile, 80x60, 1982

Denyse Willem



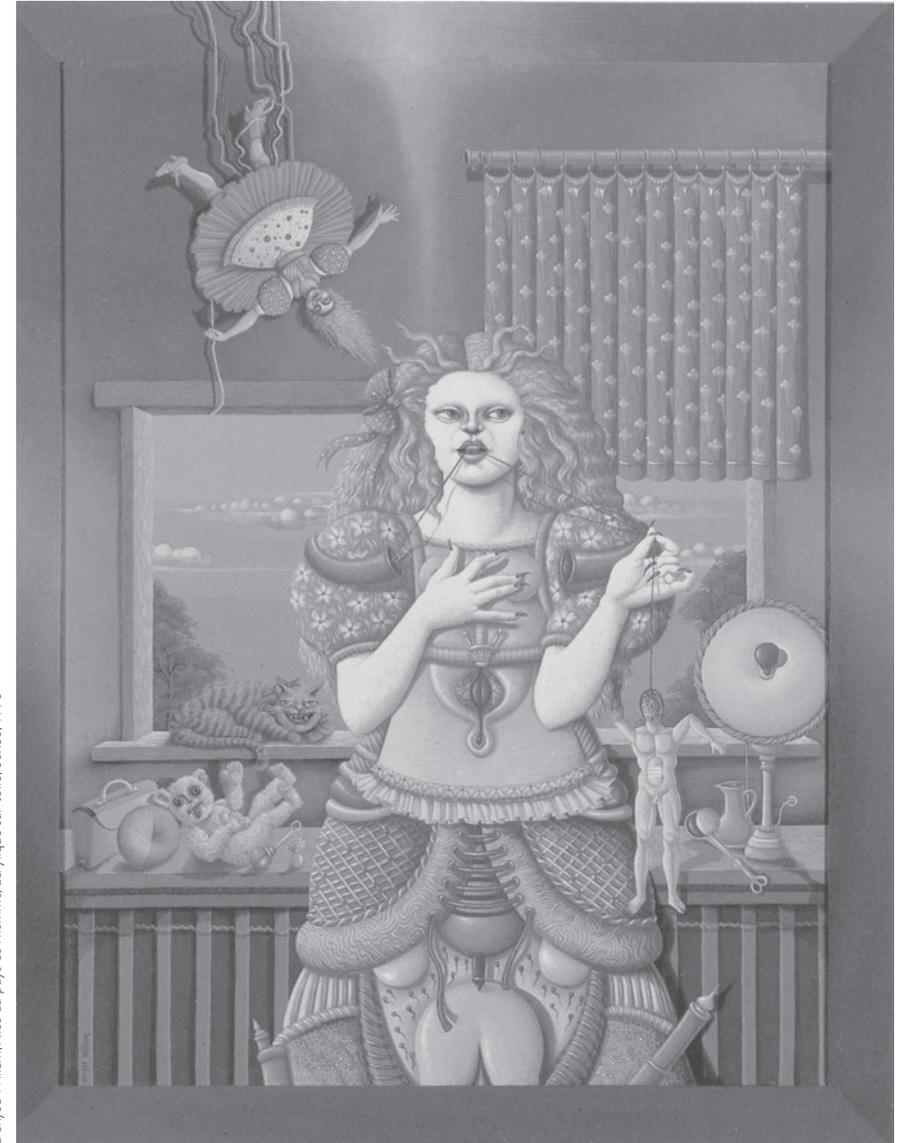
Denyse Willem, *La naissance de César*, acrylique sur toile, 130x160, 1989



Denyse Willem, *La mère et l'enfant*, acrylique sur toile, 80x60, 1980



Denyse Willem, *La chambre des petites filles modèles ou l'éléphant sans défenses*, acrylique sur toile, 145x180, 1980



Denyse Willem, *Alice au pays de l'homme*, acrylique sur toile, 80x60, 1978



Denyse Willem, *La femme au foyer*, acrylique sur toile, 130x160, 1981

LETTRE À LA MÈRE MERCİ POUR TOUT

Pour m'avoir à maintes reprises dit tes vaines bien que répétées tentatives pour « décrocher » mon fœtus encombrant, et ainsi montré la force de mon instinct de survie, merci.

Pour t'être débarrassée de moi si souvent, dès ma prime enfance et jusqu'à la fin de mon adolescence, et m'avoir ainsi confiée à d'autres qui ont su m'aimer, m'aider, m'élever, merci.

Pour m'avoir à maintes reprises signifié ton agacement, voire ta répulsion, devant mes élans d'affection réitérés, et ainsi incitée à rechercher ailleurs tendresse et amour, merci.

Pour t'être acharnée à me seriner le peu d'importance de ma laideur au regard de l'intelligence dont tu m'avais dotée, et m'avoir ainsi convaincue de l'importance primordiale de la bonté, merci.

Pour m'avoir à maintes reprises dit le plus grand mal de mon père qui jamais ne te dénigra auprès de moi, et ainsi prouvé l'inutilité de la vengeance et les vertus du silence, merci.

Pour t'être tout au long de ta vie complue dans le mensonge et la tricherie, et m'avoir ainsi démontré l'inanité de l'hypocrisie et les mérites de la vérité, merci.

Pour m'avoir, sur le tard, présentée avec orgueil comme le digne fruit de tes entrailles avec bonheur porté puis éduqué, et ainsi confirmé la vanité de toute fierté, merci.

Pour t'être néanmoins obstinée à juger monstrueuse ma vie de femme et non avenue chacune de mes activités, et m'avoir ainsi confortée dans mes singularités, merci.

Pour m'avoir contrainte de ton vivant, sous peine de mort, à faire le deuil de la mère, et ainsi libérée de toute peine à ta disparition, en m'offrant de surcroît une très inattendue tranquillité d'esprit, merci.

Pour t'être éteinte, à mon grand soulagement sans avoir eu le temps d'éprouver ni douleur ni peur, et m'avoir ainsi définitivement prouvé l'injustice du monde humain, merci.

Pour tout cela, merci.

Théophile de Giraud

L'ART DE GUILLOTINER LES PROCRÉATEURS



Lauranne, La mère, acrylique et pastels à l'huile sur bois, 40x80

Si l'on part du théorème mille fois asséné selon lequel une femme ne désire d'enfant que pour combler un manque, (en grec, le radical $\upsilon\sigma\tau\epsilon\rho$ - désigne à la fois la *matrice* et l'*indigence*...), ne courtise la maternité que pour compenser des frustrations de toute origine et remplir les vacuités qu'en elle creuse l'âpre monotonie du vivre, il semble évident que plus les occasions seront octroyées aux femmes de s'épanouir dans l'ensemble les domaines de l'existence, moins la gent féminine aura recours au subterfuge de l'accouchement pour panser ses compréhensibles insatisfactions.

Ce qui est certain, c'est que le féminisme jouera un rôle crucial dans la lutte contre la fécondité. Tous les démographes reconnaissent que la femme n'est jamais si féconde que dans les sociétés les plus phalocrates (Afrique, Islam,

judaïsme...) où la femme se voit souvent réduite à sa fonction reproductrice et privée de tout autre destin que celui de mère porteuse, docile nourricière de la descendance du mâle, dont nous avons vu qu'il usait volontiers de ses rejets comme *testicules* (*petits témoins*) de sa dérisoire virilité.

Les féministes ont soupçonné avec perspicacité que l'enfant était par excellence l'outil d'oppression de la femme par le masculin tyrannique : d'innombrables hommes ne désirent devenir pères qu'afin de se rendre maîtres de la femme qu'ils féconderont, s'assurant ainsi la jouissance d'un objet sexuel devenu dépendant de leur salaire et de leur protection. Depuis l'aube des temps, c'est toujours à cause de l'enfant que la femme devient la possession de l'homme ! Le mythe de la femme maternelle fut fabriqué par le porte-verge : d'une part parce que tout homme, dans son désarroi devant les tâches inépuisables que lui impose son être-au-monde, souhaite vivre à jamais dans les bras d'une génitrice secourable, fort encline, si possible, aux dévouements ancillaires ; d'autre part parce que tout mâle sait qu'il n'est de plus sûr moyen de s'approprier une femme que de lui donner une nombreuse progéniture, la privant du même coup de toute autonomie existentielle ou économique.

De ce point de vue, l'enjeu réel de l'émancipation du féminin semble bien moins son rapport à l'homme que son propre rapport à l'enfant fantasmé. Débarrassée de l'enfant, la femme l'est aussi de l'homme ; s'abandonnant à la procréation, elle allaite essentiellement sa servitude... Ainsi n'est-il de plus grave erreur, dans une optique féministe, que de continuer à prétendre que la femme n'accomplit pleinement sa féminité que dans la maternité, ce qui ne fait en réalité que de reproduire le discours machiste immémorial et servir au mieux les intérêts du mâle oppresseur.

Simone de Beauvoir l'avait bien compris qui dans *Le Deuxième Sexe*, après avoir scrupuleusement lacéré la chimère d'aimer correctement leurs enfants, avançait ces considérations :

Il n'existe pas d'« instinct » maternel : le mot ne s'applique en aucun cas à l'espèce humaine. [...] Il n'est pas même vrai que l'enfant soit pour la femme un accomplissement privilégié. [...] Que l'enfant soit la fin suprême de la femme, c'est là une affirmation qui a tout juste la valeur d'un slogan publicitaire.

Aussi cette féministe exemplaire, en véritable Athéna du futur, proclamait-elle « se féliciter chaque jour de n'avoir pas eu d'enfants ».

Nous ne pouvons que l'en congratuler de concert car non seulement la famille est bel et bien la racine de toute structure sociale avantageant le mâle au détriment de la femme, mais aussi parce que c'est précisément à cause de son identification à l'archétype de la Fécondité que la femme subit les outrages que l'on sait. Paradoxe ? [...]

Quiconque aurait la curiosité de mesurer la stupéfiante étendue des griefs formulés à l'encontre des « filles d'Ève » se plongera avec profit dans des ouvrages tels que *Cette Mâle assurance* de Benoîte Groult ou le *Dictionnaire misogyne* d'Agnès Michaux, éclairants inventaires du malaise et de l'hostilité éprouvés par la psyché humaine devant une créature dotée d'un utérus.

Que songer encore des innombrables figures féminines *négatives*, le plus souvent corrélées à la *maternité*, émergeant dans la foudroyante majorité des discours mythologiques : Lilith, Ève, Jézabel, Pandore, Echidna, Circé, Lamia, les Striges, les Harpies, Méduse, Coatlicue, Tlazolteotl, Ixchel, Toci, Cihuacoatl, Pulowi, Tuonetar, Louhi, Loviatar, Syöjätär, Rati, Sedna, Kharina, Nambi, Baba Yaga, Lamashu, Tiamat, Ereshkigal, Ishtar, Kunapipi, Hine-nuite-po, Kahausibware, Mâyâ, Kâlî, Sekhmet, Mebd, Morrigan, Mélusine, Hel, Si-wang-mou, Izanami, Sophia-Prounikos, et enfin l'abominable Druj, pour nous en tenir à ce minuscule échantillon diachronique et intercontinental...

Que songer enfin de la coutumière association, dans la plupart des cultures, entre la Déesse-Mère et les animaux nocifs ou méprisables : serpents, dragons, scorpions, araignées, crocodiles, pieuvres, hippopotames, vaches, truies,

ours, loups, lions, fauves, bêtes féroces ou prédateurs velus, griffus, visqueux et vénéreux de toute obéissance ?

Nulle contestation, il semble que la féminité-maternité inspire fort peu de sympathie à la fonction symbolique de l'inconscient collectif... On dénude ici le muscle cardiaque du problème : pourquoi donc les religions tentent-elles de nous convaincre que le Malheur est entré dans le monde par la faute d'une femme sinon parce que c'est par la faute d'une femme que nous faisons notre entrée dans les malheurs du monde ?

Il ne sert à rien de déplorer la « constante misogynique » dans les écrits humains : elle s'impose comme un *fait* indéniable, comme un invariant anthropologique dont il s'agit, si l'on désire le désamorcer définitivement, d'élucider la signification focale sans se contenter de l'imputer à la bêtise ou à la méchanceté du mâle, aussi peu objectivables que les prétendus « vices féminins ».

Si nous nous demandons pourquoi la féminité fit à toute époque l'objet d'une aussi virulente déconsidération universelle, nous ne trouvons décidément d'autre réponse que celle-ci : naissant tous d'un corps de femme et détestant tous – subliminalement pour le moins – avoir vu le jour, nous ne pouvons qu'abominer celles qui portent en leurs entrailles la matrice de toutes nos douleurs !

Par un phénomène d'amalgame bien connu des analystes (condensation-déplacement), la misogynie, dont tant de femmes se sont elles-mêmes rendues coupables, n'est au vrai qu'une forme détournée et pervertie d'anti-natalisme, ou plus exactement : toute *Misogynie* n'est en dernière instance que *Métrophobie* camouflée ! *Métrophobie*, c'est-à-dire : *haine de la Mère*... Nous dénonçons toutes les femmes faute d'oser détester consciemment notre propre génitrice, faute même d'oser nous avouer en notre for intérieur que nous aurions préféré n'avoir point subi le *traumatisme de la naissance*, selon la décisive expression d'Otto Rank ! Telle s'énonce la clef ultime de toute misogynie : nous reportons sans nuances notre rancœur d'avoir *dû* naître sur toutes celles dont l'organe utérin serait susceptible de nous avoir *fait* naître...

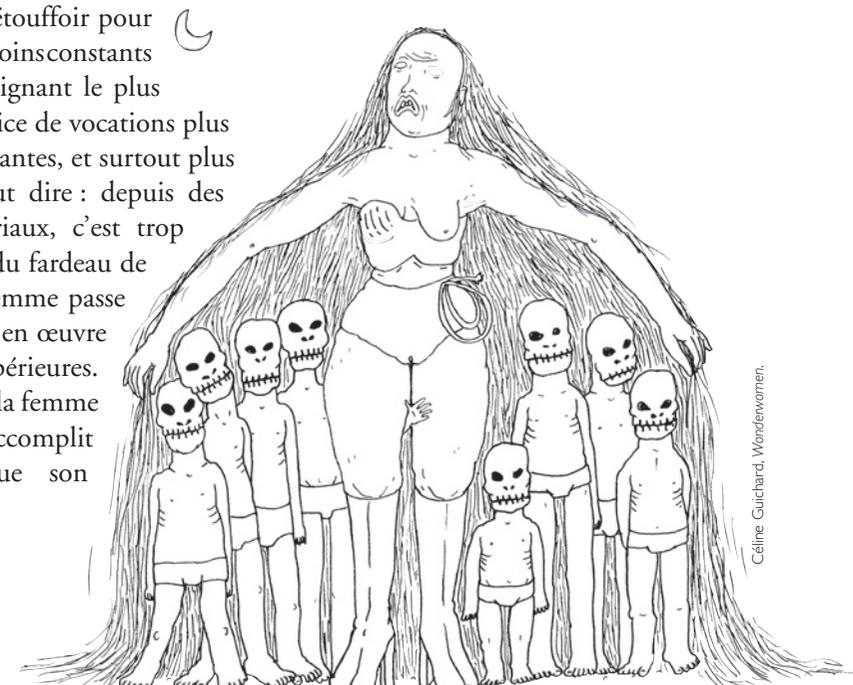
Il importe subordonnement de comprendre que ce n'est qu'en dissociant radicalement maternité et féminité que nous pourrions espérer en finir un jour avec le fléau de la phallogocratie, et que c'est avant tout dans cet énergique travail de *déconfusion*, de *désintrication sémiotique*, que réside l'enjeu principal du féminisme à venir : tant que la femme fera de la maternité l'affirmation de son identité ou la réclamera comme étant l'essence même de son destin, elle ne pourra que s'exposer au dédain des créatures blessées d'avoir dû vivre, sinon se mépriser inconsciemment elle-même. Au risque de générer quelques grimaces sur le visage des maternalistes, il nous semblait important de livrer cette analyse à la méditation : dût-on la rejeter, il n'en faudrait pas moins réussir à expliquer les raisons de la misogynie et le pourquoi de son caractère universel...

En toute rigueur, pour mettre un terme à la gynophobie en tant qu'expression refoulée de notre ontophobie, pour que se dissipent les âges sombres de la *féminité procréatrice* et que fructifie enfin l'éon de la *femme créatrice*, il s'agit désormais de survaloriser, d'héroïciser même, la femme sans enfants, de lui conférer un nimbe, des honneurs et des avantages égaux à ceux dont jouissait, sous la dictature des mâles, la mère de famille nombreuse.

À dessein de soutenir cette stratégie, il ne faut pas seulement instaurer la gratuité absolue de la contraception et de l'avortement, il faut *favoriser* la contraception et l'infécondité par des incitants financiers : on pourrait aller jusqu'à imaginer un pécule dont la valeur augmenterait au fil des années passées dans le ferme refus de procréer !

À rebours de ces étrons politiques qui en cette année 2003 viennent d'octroyer aux reproductrices françaises une « prime de naissance de 800 euros » dans le dessein *avoué* de stimuler une fécondité propice au financement futur des retraites [...] ainsi que dans le dessein *inavouable* de maintenir la femme au foyer, loin du monde de la pensée et de l'action que le masculin continue visiblement à vouloir se réserver, il faut dire : la femme a mieux à faire de ses plus belles années que d'élever des enfants dont notre humanité

déjà trop pullulante n'a plus le moindre besoin. Il faut dire : la femme a mieux à faire de ses formidables potentialités que de les étouffer sous un coulis de couches-culottes. Il faut dire : la femme a tort de dissoudre ses talents dans la futilité des biberons. Il faut dire : la « vraie » femme est la femme artiste ou philanthrope et non la femme populatrice. Il faut magnifier les poétesses et dénigrer les allaitesuses. Il faut dire : la femme doit désormais jouir des conditions les plus favorables à la création des chefs-d'œuvre dont le phallisme sociétal de jadis visait à les bannir. Il faut dire : si un homme veut des enfants qu'il se débrouille pour les élever en restant au foyer, la femme ayant assez donné en les incubant durant une neuvaine de lunes et en les mettant au monde dans une déchirante agonie. Il faut dire : une femme est d'autant plus belle qu'elle a du génie, et d'autant plus insignifiante qu'elle a une abondante nichée. Il faut dire : la femme n'est pas responsable de l'utérus qu'elle porte en saignant et n'est nullement obligée d'en faire usage pour satisfaire les fantasmes spermatiques de son compagnon ni pour assouvir les besoins sociétaux en force de travail ou de guerre. Il faut dire : l'enfant est une prison pour l'âme féminine, et un étouffoir pour ses virtualités, les soins constants qu'il requiert éloignant le plus souvent sa génitrice de vocations plus nobles, plus exaltantes, et surtout plus méritoires. Il faut dire : depuis des temps immémoriaux, c'est trop souvent à cause du fardeau de l'enfant que la femme passe à côté de la mise en œuvre de ses facultés supérieures. Il faut oser dire : la femme qui procréé n'accomplit rien d'autre que son



animalité et ne mérite pas davantage d'éloges qu'une chatte qui offre ses mamelles ou qu'une guenon attentive à ses petits. Il faut oser dire : la grandeur de la femme réside dans son cœur et dans son intellect, aucunement dans son placenta. Il faut oser vociférer : au diable les rapetissants, les inéthiques, les inesthétiques, les criminels, les superfétatoires déluges amniotiques ! Il faut oser proclamer que le comble du machisme est de célébrer « l'émouvante » femme maternelle, et que la ruse suprême du phalocrate est de louer le « tendre instinct » nourricier des jeunes filles dont ils désirent perforer l'hymen et suçoter les mamelons ; il faut oser casser et reconcasser la frimousse à ces babouins ithyphalliques qui prétendent que la femme a pour « sainte vocation » de perpétuer la horde, tout en tendant leur pénis tartuffoïde pour l'engrosser. Il faut rappeler sans cesse que la Fête des Mères fut instituée par des purulences de droite et d'extrême-droite. Il faut dire et redire que rien n'encensa jamais autant la maternité que le nazisme et le fascisme ! Il faut oser lyriquement dire : des figures symboliques comme Athéna, Maât, Seshat, Kuan-yin et les Muses sont le véritable avenir de la femme, définissent sa réelle ampleur : opulente en Âme, surabondante en Savoir, plantureuse en Logos, munificente en Talents, prodigue en Vérités, gorgée de Sensualité complice, généreuse en Vertus civilisatrices, éthiques et rédemptrices mais hautainement stérile du Ventre, ne voulant en aucun cas se compromettre avec la fécondité monstrueuse de Gaïa ni avec l'humiliation de l'accouchement, de la tétée ou du décrottage de croupion... Il faut oser dire : ce qui nous émerveille, ce qui nous exalte, ce qui force notre respect, ce ne sont guère les reproductrices, ce sont les femmes qui s'engagent dans l'art, dans la science, dans la littérature, dans la politique, dans la religion, dans la culture, dans la vie universitaire, dans la médecine, dans l'aide humanitaire, dans les chemins de la justice, dans le militantisme écologique, dans la spiritualité, dans l'activité philosophique ou encore dans le maquis de la Révolte transmutatrice, bref dans tous les domaines où l'humain trouve à se transcender ainsi qu'à déployer ses qualités noétiques et chevaleresques. Il faut abolir la Fête des Mères comme la Fête

des Pères et les remplacer par la Fête des Créatrices et des Créateurs, par la Fête des Héroïnes et des Héros humanistes, par la Fête des Femmes et des Hommes de haute compassion et d'aristocratique générosité, car il ne fait aucun doute que

Ce n'est point au nombre de ses enfants
que l'on juge l'humain mais seulement
au nombre de ses œuvres et de ses bienfaits !

Pour aboutir à une telle révolution copernicienne dans notre manière de considérer la femme, pour cesser de la réduire implicitement à sa dimension génésique et pouponnante, l'exposant ainsi à notre haine souterraine de créatures nées et mécontentes d'être nées, il s'agit de permettre à la femme, partout dans le monde, de s'évader du rôle dans lequel le phallophore s'acharne à la confiner, c'est-à-dire qu'il s'agit de lui permettre d'accéder, inconditionnellement et sans délai, aux trésors de l'éducation, à une scolarité prolongée aussi longtemps qu'elle l'estime nécessaire pour s'assurer une destinée autrement enrichissante que celle de dresseuse de bambins, et, par voie de conséquence, lui donner la possibilité de se lancer dans une profession gratifiante, réconfortante et psychologiquement rémunératrice ! [...]

Est-ce une insipide, une ténébreuse mère d'une ventrée de poupons qui s'impose à notre vénération ou bien une femme d'envergure héliaque, de magnitude humaine superlative ? Croyons plutôt que notre ferveur se porte sur de rutilantes immortelles telles que Hildegarde de Bingen, Jeanne d'Arc, Vittoria Colonna, Thérèse d'Avila, Louise Labé, Gaspara Stampa, Aphra Behn, Ann Radcliffe, Jane Austen, Caroline von Günderode, Annette von Droste-Hülshoff, Emily Brontë, Florence Nightingale, Louise Michel, Emily Dickinson, Christina Rossetti, Selma Lagerlöf, Lou Andreas-Salomé, Edith Wharton, Camille Claudel, Gertrude Stein, Renée Vivien, Virginia Woolf, Nelly Sachs, Ivy Compton-Burnett, Dora Carrington, Dorothy Parker,

Anaïs Nin, Marguerite Yourcenar, Hannah Arendt, Frida Kahlo, Simone de Beauvoir, Simone Weil, Mère Teresa, Ety Hillesum, Patricia Highsmith, Diane Fossey, Kate Millett, Valérie Valère ou encore la fulgurante Sarah Kane : toutes *nullipares* mais toutes si merveilleusement fécondes en art, en voyance, en insurrection, en verbe, en bienveillance ou en cérébralités !

Nul doute : jamais un accouchement ne fut générateur de gloire ; l'« exploit » obstétrique demeure à portée de la taupe la plus flasque. On devine que la femme à venir, si on lui en offre pleinement le choix, aura davantage le goût des conquêtes spirituelles que des servitudes placentaires...

Prétendre que la femme n'accomplit sa féminité que dans la maternité sonne aussi stupide que de soutenir que l'homme n'apothéose sa virilité que dans l'éjaculation intra-vaginale. Dans ces processus, l'un comme l'autre n'accomplissent au vrai que leur bestialité et ne prouvent qu'une chose : leur soumission lamentable aux lois de l'instinct. La femme n'exprime pas sa féminité en accouchant, non plus qu'un homme n'exprime sa masculinité en fabriquant, à flux continu, comme en une espèce de gravidité perpétuelle, des spermatozoïdes. A la limite, rien n'est moins *féminin*, puisque rien n'est plus femelle, que de se ravalier au rang de jument en faisant usage de son utérus ; de même que rien n'est moins *masculin*, puisque rien n'est plus mâle, que de se ravalier au rang de grotesque étalon en se servant de son pénis pour fabriquer de malodorants poulains. Seules les activités métabiologiques, spirituelles et intellectuelles, nous rendent *humainement* remarquables, et celles-là seules confèrent à la femme l'aura d'estimabilité qu'elle revendique à juste titre.

Théophile de Giraud

Texte extrait du livre de Théophile de Giraud, *L'Art de guillotiner les procréateurs. Manifeste anti-nataliste*, à paraître en 2006 aux Éditions Hermaphrodite. Théophile de Giraud vit en Belgique. Il a publié *Cent haïkus nécromantiques* (Éditions Galopin, 2005).



Bulletin de commande HERMAPHRODITE

Comité de rédaction
Jézahel
Axelle Felgine
Caroline Mourot

Comité de lecture
Sébastien Etriévant
William Guyot
Philippe Krebs
Valérian Lallement

Rédaction
Revue et Éditions Hermaphrodite
26, avenue Patton
54410 Laneuveville devant Nancy
Tél. 08 73 39 74 86
courriel : editions@hermaphrodite.fr

Mise en page et conception graphique
Valérian Lallement

Photos de Couverture
Fraide Paulien, Denyse Willem

Titre de couverture
Julian Rivierre

© Les Éditions Hermaphrodite

Achévé d'imprimer en septembre 2005
Imprimerie Laballery (France)

www.hermaphrodite.fr

Nom :
Prénom :
Adresse :
Téléphone :
Email :

Je souhaite recevoir la lettre d'information

[nombre]

- 100 bonnes raisons de faire de la poésie du Collectif
Hermaphrodite (Jean-Sébastien Gallaire et Philippe
Krebs) 3 €
- Rubis sur l'ongle de Werner Lambersy 21 €
- Le Chien à des choses à dire de Jean-Marc Agrati 16 €
- Topor, l'homme élégant (Collectif) 25 €
- Cahier d'Ubiquité de Yann Kerninon 16 €
- Revue Numéro 10 FEMME 18 €
- Revue Numéro 9 SF Corps-Texte 15 €
- Revue Numéro 4 12 €
- Tous les autres numéros de la revue sont épuisés.
- Correspondance Arslan-Philippe Krebs 10 €
- Tous les fumeurs sont des... (Collectif) 5 €

+ Frais de port : 2 €

TOTAL €

Veuillez trouver ci-joint mon règlement
par chèque à l'ordre d'Hermaphrodite.

Fait à Le

Signature :

À renvoyer à l'adresse suivante :
Hermaphrodite
30, avenue Patton,
54410 Laneuveville devant Nancy
Tél. : 08.73.39.74.86 (tarif local pour toute la France)